

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE

Naturaliste Canadien

Vol. III.

Québec, AVRIL, 1871.

No. 5.

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

VOYAGE A LA FLORIDE.

NEW-YORK, 19 MARS 1871.

Pressé par avis de médecin, d'aller demander à des climats plus doux, si non le rétablissement, du moins quelque soulagement à une santé depuis longtemps délabrée, et compromise dernièrement davantage par une vie trop sédentaire et l'habitation continue d'un bureau dans l'enceinte d'une ville, nous laissâmes Québec, le 16 du courant, en compagnie de Mr. l'abbé Doherty, vicaire à St. Roch de Québec, encore plus sérieusement indisposé que nous même, pour nous transporter dans les Etats du Sud de l'Union Américaine. Ne voulant pas interrompre notre publication, nous acceptâmes avec empressement l'offre que nous fit un ami de nous remplacer temporairement à notre rédaction, nous engageant à lui transmettre de nombreuses correspondances des différents lieux que nous visiterions, dans lesquelles nous ferions part aux lecteurs du NATURALISTE de nos impressions de voyage, non seulement relativement à ce qui peut nous rattacher à l'Histoire Naturelle, mais encore à tout ce qui pourrait attirer notre attention et que nous jugerions pouvoir intéresser nos lecteurs sous quelque rapport. C'est pour remplir cette obligation que, sans

que nous soyions parvenu à la destination que nous avons en vue, nous jetons en passant ces quelques notes sur le papier, comptant sur l'indulgence de nos lecteurs pour nous pardonner le *sans soin* que nous y mettons parfois, en considération de notre bonne volonté, pour ne pas tarder plus longtemps de nous entretenir avec eux.

Le 16 Mars courant, si on se le rappelle, nous avions à Québec, vers les 5 heures de l'après-midi, une de nos belles tempêtes de Nord-Est. Une pluie glacée nous fouettait rudement la figure en se congelant sur nos habits, presque aussitôt qu'elle y était déposée. Arrivé à ce hangar qu'on appelle, à Québec, la gare du Grand Tronc, nous n'avons que le temps de serrer la main à quelques parents et amis qui ont été assez courageux pour braver le mauvais temps afin de nous suivre jusque là, et nous montons sur le vapeur traversier.

Les séparations, les adieux sont toujours pénibles, mais quand les éléments en furie semblent vous dire qu'il faut garder le foyer, quand la tempête ne semble irritée que par ce que vous voulez la braver, le moment du départ est doublement douloureux. Pourquoi ne pas rester tranquille à la maison, nous disions-nous à nous-même ? et nous allions hésiter ; mais l'air qui s'échappe avec peine de nos poumons enflammés, mais notre état de faiblesse amené par une longue dyspepsie, vient couper court à nos hésitations et nous crier qu'il n'y a plus à balancer, qu'il faut tenter le remède. Et si, nous disions-nous d'un autre côté, nous allions revenir dans quelques mois parfaitement rétabli, capable de reprendre nos charges et occupations d'autrefois ?... puis, cet intéressant compagnon, pâle et affaibli, qu'une fin prochaine menaçait s'il tardait de s'éloigner du pays.... et ces merveilles de la création que la nature étale avec profusion dans ces régions tropicales, que nous allions voir par nous-même, venaient refouler toute indécision en nous conformant dans notre première résolution.

La marée est en pleine voie de retraite et les glaçons refoulés par le vent vers la rive Nord pressent le vaisseau de toutes parts ; mais déjà l'hélice est en mouvement, et le va-

peur, comme pour essayer sa force contre les obstacles qui s'opposent à sa sortie, fait plusieurs mouvements d'avant et de recul et s'ouvre ensuite un passage à travers les glaçons entassés. Les flancs du vaisseau font entendre de sourds bourdonnements, et sont parfois frappés de coups si forts qu'on croirait la coque endommagée, si l'on ne voyait l'équipage et les habitués de cette navigation n'en faire pas plus de cas que d'une chose toute ordinaire et habituelle.

Mais en moins d'un quart d'heure nous touchons à l'autre rive, et nous voilà dans la gare de Lévis, où il nous faut commencer à compter avec les règlements si peu rationnels du Grand Tronc. Nous avons bien tenté de nous procurer nos billets à Québec même, mais sans succès ; c'est à Lévis qu'il vous faudra les prendre, nous avait-on répondu au bureau de la compagnie. Nous sommes une centaine de passagers environ, et il vous faut résister à la foule et aux bousclements pour passer l'un après l'autre vis-à-vis un guichet de 12 à 15 pouces carrés, où l'on nous délivre nos billets, en nous faisant souvent attendre assez longtemps le change si on ne peut leur donner de suite le prix juste requis ; et pendant ce temps-là, vous avez à veiller sur votre menu bagage, si vous ne voulez pas que quelque article ne vienne à manquer, lorsque vous les repasserez en revue une fois dans les chars. Aussi nous arriva-t-il qu'ayant appuyé sur le comptoir une canne portant un ajustage qui en faisait un instrument de chasse, dans les excursions entomologiques, un escroc, qui sans doute faisait la chasse à d'autres choses qu'à des mouches et à des papillons, jugea à propos de nous en débarrasser, pendant que nous étions occupé à régler l'affaire de notre billet. Nous examinons de tous côtés, et nulle trace de notre canne. Nous ne pouvons pas même, à la mine des personnes là présentes, arrêter des soupçons tant soit peu raisonnables, sur celle qui aurait pu se rendre coupable d'un tel méfait. Sans doute aussi que celui qui avait ainsi résolu de se passer le luxe d'une canne à nos dépens, n'était plus là pour faire étalage de la nouvelle acquisition qu'il venait de faire. Tout en maugréant contre l'escroc, et en regrettant notre peu de prudence, nous entrons dans le char dortoir,

où l'on nous fait payer \$1.50 pour le numéro 4, que nous devons occuper conjointement avec notre compagnon. Nous avons pris nos billets pour Montréal, car nous redoutions trop le dérangement d'un changement de char, vers les 2 h. du matin, à Richmond, lorsqu'on veut prendre la ligne du Passumpsic à Lennoxville.

Nous avons pour voisines, dans le char, deux bonnes sœurs de la Providence de Montréal, qui viennent d'assister aux funérailles du père de l'une d'elles, qui avaient eu lieu quelques jours auparavant, à St. Roch. Les bonnes religieuses ne nous édifièrent pas peu par le détail le plus intéressant des derniers moments de ce vénérable patriarche qui avait pu voir à son lit de mort deux de ses enfants qui avaient été pour lui l'occasion des plus grands sacrifices, par leur vocation à l'état religieux ; l'un fait actuellement l'honneur de la Société de Jésus dans le diocèse de Québec, et l'autre, non seulement fait l'édification du couvent de Montréal qui la possède, mais fournit encore aux lettres Canadiennes un concours précieux, par la publication d'écrits pleins d'utilité. Nos Sœurs, qui avant le départ avaient été mise en rapport avec notre compagnon, avaient voulu, en mères trop tendres, le traiter en véritable enfant gâté ; et lui de son côté, se crut obligé, comme tel, de les débarrasser d'une partie du trop lourd panier qui les accompagnait. Il fallait voir comme les gâteaux, les gelées et les tartres disparaissaient sous les coups d'un appétit de poitrinaire, rendu encore plus actif par les préparatifs et les émotions du départ.

Enfin le temps arriva de mettre fin à la conversation, et nous nous étendîmes sur notre lit commun pour n'entendre plus que le sourd roulement des roues et le grêle pétitement de la pluie glacée qui fouettait les glaces de notre fenêtre, en attendant que le sommeil vint nous arracher à nos préoccupations, pour nous apporter à tous deux un repos bien nécessaire. Mais le soin à donner aux petits détails du voyage joint aux émotions de la journée nous préoccupait encore trop fortement pour nous permettre si tôt le sommeil, et ce ne fut qu'après plus d'une heure de cahotements

sur notre couche, que nous pûmes enfin nous livrer au repos de la nuit, qui n'est guère autre chose pour la première qu'on passe dans les chars, qu'un état mitoyen entre la veille et le sommeil.

Lorsque le jour arrivé, nous levâmes le rideau de notre petite fenêtre, nous reconnûmes que nous étions à St. Huber à quelques lieues seulement de Montréal. Nous ne fûmes pas peu étonné de voir partout la terre entièrement nue ; il n'y avait qu'après des clôtures que l'on voyait encore quelques lisières de neige. Mais insensiblement nous nous rapprochions du Fleuve et déjà le pont Victoria nous ouvre ses flancs caverneux pour nous y recevoir, répercutant sur ses parois d'airain, en redoublant leur intensité, les clapotements des freins jouant en liberté sur les roues. La glace, tant de la rive Sud que de celle du Nord, nous paraît partout très mauvaise et comme devant bientôt céder aux efforts du courant, que la crue des eaux, due à la fonte des neiges, vient encore activer d'avantage. Et de fait, ce pont de glace, avec la terre nue des deux côtés, semble un anachronisme pour notre climat.

Montréal, 17 Mars.—A 6½ h. A. M. nous entrons dans la gare de Montréal. Nous nous transportons aussitôt à l'évêché, où, comme d'ordinaire, l'hospitalité la plus bienveillante nous est offerte. Mgr. de Montréal venait de partir pour Québec, pour assister au sacre de notre archevêque, qui devait avoir lieu le dimanche suivant. Mr. le chanoine Fabre surtout, avec cette urbanité qui le distingue, entoure notre compagnon, qui paraissait avoir bien résisté à la fatigue de la nuit, des prévenances les plus attentives.

C'est aujourd'hui la St. Patrice, et les Irlandais catholiques de la ville, malgré le temps couvert et les quelques grains de pluie qui s'échappent de temps en temps, se préparent à célébrer dignement la fête de leur saint patron. La présence de Mgrs. Farrell et Pinsonnault, ne contribue pas peu à relever l'éclat des cérémonies à l'église ; et après la messe, une procession à laquelle prennent part 4000 à 5000 personnes, défile par les rues, déployant de magnifiques bannières et faisant retentir de joyeuses fanfares dans les

airs. La boue des rues, et quelquefois aussi des intermittences de pluie, rien ne peut arrêter l'élan des enfants de Patrice dans leur manifestation. Nous avons pu remarquer dans le défilé de la procession la bannière de la société St. Jean Baptiste; c'était là, suivant nous, une heureuse idée, car Pat et Jean-Baptiste, comme frères en religion, doivent en toutes circonstances demeurer unis, se donner la main.

Les pavés sont partout à découvert et les voitures à patins sont entièrement disparues; les chars urbains ont repris leurs courses d'été, et ne sont gênés qu'en quelques rares endroits, par des bancs de glace, que de nombreux ouvriers sont occupés à faire disparaître.

Samedi, 18 Mars.—Le temps s'est tout à fait remis au beau, ce matin. Il a fait une légère gelée la nuit dernière, mais le Soleil qui se montre tout radieux va tempérer l'atmosphère, de manière à nous donner une agréable journée, suivant toute apparence. A 8.40 h. A. M., nous sommes à la gare de la rue Bonaventure, et nous prenons nos billets directement pour New-York, où nous n'arriverons que le lendemain matin vers 6 h. Nous traversons de nouveau le pont Victoria et nous voilà lancés dans les champs de St. Lambert, où nous ne voyons que quelques rares taches de neige à l'abri des clôtures. A St. Jean, la rivière est libre comme en été; on n'y voit pas même de glaçons aux rives. Nous traversons à Iberville, et bientôt après nous sommes à St. Alexandre, où une église sans clocher et des terres encore peu défrichées dénotent une paroisse de création assez récente. A Stanbridge où les terres nous paraissent de meilleure qualité qu'à St. Alexandre, les saules nous montrent partout leurs chatons dépouillés de leurs écailles et les aulnes laissent prendre leurs fleurs staminées entièrement développées; nous voyons dans un champ des enfants pieds nus, occupés à recueillir de vieilles tiges de maïs pour les brûler. Partout c'est l'absence complète de neige et le printemps à son état normal. Nous poursuivons toujours notre route vers l'Est, en traversant des établissements qui nous paraissent tout nouveaux et ne présentent rien de remarquable. Nous passons la ligne provinciale sans que rien ne nous in-

dique que nous entrons chez nos voisins, sinon les officiers de douane qui viennent nous inviter à leur exhiber nos valises; mais comme nous n'étions pas très nombreux et qu'il ne se trouvait aucun contrebandier parmi nous, la visite est bientôt terminée et nos bagages décorés de la marque officielle, qui faite à la craie blanche en larges traits, marquera nos pantalons à la façon des meuniers, si nous les manipulons sans trop de précautions.

Nous remarquons sur les bords de la voie de nombreuses tiges du bouillon blanc, *Verbascum thapsus*, ce qui dénoterait un terrain assez pauvre, et de fait aussi, la campagne n'offre rien de remarquable. Beaucoup d'arbres, près du chemin, nous présentent des branches réunies en boules par une espèce de toile; ce sont les nids, ou plutôt les tentes, d'un papillon de nuit, la *Clisiocampa sylvatica*, qui depuis plusieurs années cause des dommages considérables aux arbres fruitiers de la Nouvelle-Angleterre, et dont nous avons aussi constaté la présence dans Québec, depuis 4 à 5 ans. Nous pensons que, d'années en années, elle devient de plus en plus nombreuse dans les environs de Québec, et il est fort à craindre qu'elle ne vienne aussi à causer chez nous les mêmes dégâts qu'elle cause chez nos voisins. La femelle de ce papillon dépose ses œufs sur les branches des arbres dont les feuilles servent de nourriture à ses larves. Celles-ci, aussitôt écloses, se filent une tente commune, en attachant par des fils de soie les extrémités des branches, de manière à en former de grosses boules. Parfaitement à l'abri de la pluie et du Soleil sous leur tente, elles n'en sortent que pour se repaître des feuilles qui les avoisinent. L'arbre est bientôt dépouillé de ses feuilles, et il est rare que les branches qui ont été renfermées dans la tente ne périssent pas de suite, par le manque d'air et d'humidité. Le temps de la métamorphose arrivé pour ces chenilles, elles se laissent choir sur le sol pour s'y enfoncer de quelques lignes et s'y chrysalider. Le remède le plus efficace qu'on a employé contre ce redoutable ennemi des vergers et des arbres en général, car il ne paraît pas avoir de préférence bien marquée pour quelque espèce particulière, est celui-ci. Comme

la femelle de ce papillon est aptère ou dépourvue d'ailes on entoure le tronc des arbres, à 2 ou 3 pieds du sol, d'une bande de toile ou d'un lien de foin, qu'on enduit fortement de goudron ; la femelle arrêtée par cet obstacle ne peut monter aux branches pour y déposer ses œufs, et si elle les dépose sur le bas du tronc, les jeunes larves périssent bientôt après leur éclosion, par défaut de nourriture.

Mais il est déjà 11.50 h. et notre guide (*Appleton's Guide*) nous dit qu'on doit être à St. Albans à 11.45 h., aussi voyons-nous à notre droite, la forêt disparaître tout-à-coup pour nous laisser une libre vue de la baie de St. Albans, que forme en cet endroit le lac Champlain. La baie, contrairement au Richelieu comme nous l'avions vu à St. Jean, était encore toute couverte de glaces. Enfin il n'y a plus que quelques minutes pour midi et nous entrons dans la gare de St. Albans, où le son des plats et l'odeur des rôtis qui nous viennent de la gauche, n'ont rien d'offensant pour des estomacs qui se sont contentés d'un léger déjeuner de carême à 65 milles de là. Nous n'avons qu'un quart d'heure pour notre repas, mais les choses sont toutes prêtes, et, l'appétit aidant, ce temps nous suffit.

A midi précis nous reprenons les chars et nous poursuivons notre route en longeant le lac Champlain, sans toutefois pouvoir jouir de sa vue, car le terrain est partout accidenté, et la voie ferrée suit les sinuosités des collines en s'éloignant un peu du lac, pour éviter la traverse de baies nombreuses et profondes. Ce n'est guère qu'à Burlington qu'une libre vue du lac nous est de nouveau donnée. Nous voyons ici quelques petits bâtiments sans voile au large ; il y a encore quelques petits glaçons près des quais, mais il fait un tel Soleil qu'un jour ou deux de cette atmosphère seront suffisants pour les réduire en eau.

Nous laissons de nouveau la rive pour nous enfoncer dans l'intérieur ; le terrain est de même que précédemment très-accidenté. Il est facile de reconnaître que c'est le lac Champlain qui, en se frayant un chemin entre la chaîne des Alléghanies, en a interrompu la course. Les montagnes de l'autre côté du lac nous paraissent beaucoup plus élevées ;

quelques unes mêmes laissent encore entrevoir des taches de neige à leur sommet, bien qu'aucune ne paraissent dépasser une hauteur moyenne de 1500 à 2000 pieds environ. Nulle d'elles ne s'élançe en pic ; mais toutes, dans leur ensemble, présentent en couleur bleu tendre, sur un fond que dore le Soleil qui s'approche de l'horizon, les découpures les plus variées et les plus gracieuses.

A Sutherland, nous traversons des carrières de marbre blanc, d'une belle qualité et qu'on exploite sur un très grand pied. Nous ne fûmes pas peu réjoui en entendant ici le chant de notre pinson chanteur, *Fringilla melodia*, (notre rossignol) ; en jetant les yeux sur un fossé, nous vîmes aussi quantité de grenouilles avec leurs masses gluantes d'œufs attachés aux herbes et paraissant déjà très avancés.

Il était 3.20 h. lorsque nous arrivâmes à Rutland. De là nous changeons un peu de direction, car nos billets nous forçant à passer par la ligne de Reusselar et Saratoga, nous tournons directement à l'Ouest, pour nous diriger sur White-Hall, à l'extrémité du canal qui relie la rivière Hudson au lac Champlain. A Hideville nous remarquons des piles considérables d'ardoise préparée pour les toits, qu'on tire des environs. Bientôt nous traversons Saratoga et Ballston, si renommés pour leurs eaux minérales. A 8.55 h. nous entrons dans la gare de Troy, où nous avons près d'une heure à nous, pour prendre le souper, avant de nous mettre en marche.

A 9.50 P. M., nous prenons de nouveau place dans un char dortoir qui doit nous conduire jusqu'à New York. Vers les 5½ heures du matin, nous soulevons le rideau de notre petite fenêtre, et nous reconnaissons de suite que nous touchons aux environs de la métropole commerciale de l'Union Américaine ; les rails sont supportés en cet endroit par des poteaux enfoncés dans l'eau et de l'autre côté de la rivière Hudson, nous reconnaissons les montagnes du New Jersey. Une légère gelée a couvert d'un blanc frimas toutes les pièces de bois que nous voyons sur le sol, mais le temps est clair et sans nuage, et tout nous présage une magnifique journée. A 6 heures précises, nous entrons dans

la gare de New York ; nous prenons de suite un carrosse pour nous conduire à l'Hotel Sweeney, coiu des rues Chambers et Chatham, qu'on nous avait particulièrement recommandé. L'Hotel Sweeney est voisin de l'église St. André, que nous connaissons déjà pour y avoir célébré en 1862 ; aussi nous hâtames-nous de refaire notre toilette pour aller nous présenter au Révd. Mr. Cullen, pasteur de cette église, afin d'obtenir la permission d'y célébrer.

New York, 19 Mars.—Mr. Doherty avait assez bien dormi dans le char et se trouvait plus dispos que nous n'aurions osé espérer. Nous tenions beaucoup tous deux à monter au saint autel ce jour-là ; c'était d'abord le saint jour du dimanche, en second lieu la fête du grand St. Joseph, qui vient d'être donné pour patron spécial à l'église universelle, et enfin, à pareille heure, dans la cathédrale de notre bonne ville de Québec, se faisait la consécration de notre archevêque ; nous nous estimâmes donc heureux de pouvoir, au saint autel, nous unir d'intention à nos confrères et aux vénérables prélats réunis à Québec, pour appeler les bénédictions du Ciel sur celui que la Providence venait de placer à la tête de la province ecclésiastique de Québec.

Après le déjeuner, nous nous rendîmes à l'église St. Pierre où nous avions décidé d'aller entendre la grand'messe. A St. Pierre, c'est aujourd'hui comme partout ailleurs, grande solennité, diacre et sous-diacre à l'autel, magnifique messe à l'orgue, etc., etc. Le chant de l'orgue surtout nous parut parfois ravissant ; une dame particulièrement paraissait se distinguer par une voix peu commune et d'une puissance extraordinaire ; le timbre, lorsqu'il n'était pas forcé, en était des plus agréables ; mais malheureusement suivant nous, ce timbre si doux, si moelleux, s'altérait par des renforcements mal étudiés, quand la mélodie se poursuivait par chutes, si bien que rien ne pouvait nous donner une imitation plus parfaite de ces concerts que nous donne parfois la gent féline sur leurs toits dans leurs noces, ou peut être mieux dans leurs rixes, tant il est difficile de pouvoir distinguer à quel caractère doivent se rapporter de telles démonstrations. On faisait aussi parfois, à l'autel, une

horrible sagamité de bémols et de dièzes ; mais comme probablement la chose n'était pas nouvelle, et que d'un autre côté on observait une grande gravité dans les mouvements, tout le monde paraissait satisfait et édifié.

Le Révd. Mr. Quinn, pasteur de St. Pierre, pour qui nous avons des lettres d'introduction, nous invita à diner ; et nous nous trouvâmes là faire partie d'une réunion tout-à-fait hétéroclite. Et c'était d'abord le Révd. Nugent, de Liverpool, Angleterre, le prédicateur du jour, qui s'en vient en Amérique dans l'intérêt de l'œuvre des enfants abandonnés qu'il a fondée, pensons-nous, et à laquelle il se dévoue complètement. Venaient ensuite le Rév. Massepiéd, missionnaire d'Idaho, aux Montagnes-Rocheuses, le Rév. Sovejoy, de St. Jean de Terrebonne, le Rév. Allen, d'Halifax, N. E., puis nous deux Canadiens avec le Rév. Farrell, ci-devant Sulpicien de Montréal.

Le Soleil brille du plus vif éclat, et la température est tellement radoucie que nous nous croirions à Québec au commencement de Juin. Nous nous plaisons à aspirer à pleins poumons cet air pur et doux qui fortifie sans fatiguer et déjà notre dyspepsie est si bien disparue que nous mangeons viandes, fruits, légumes, etc., sans plus nous apercevoir du travail de la digestion que si nous n'eussions jamais souffert de ce côté là. Quant à notre compagnon, nous sommes tout ravi de le voir si dispos ; cependant, nous ne sommes pas encore sans crainte à son sujet, car nous appréhendons que cette nouvelle vigueur apparente ne soit que l'effet de l'excitation du moment qui l'empêche de reconnaître son véritable état, qu'au fond il ne soit pire qu'auparavant. Toutefois, sans bannir toute crainte, nous nous réjouissons fort de cette bonne disposition, en formant des vœux pour qu'elle puisse se continuer.

Mais il faut sortir et jouir de la belle journée qui nous est offerte, et nous remettons la suite des détails à la prochaine station que nous ferons, dans les autres villes que nous allons visiter. •

Moyen de connaître l'âge des individus de la race bovine.

On reconnaît l'âge des animaux de la race bovine par l'inspection des dents.

DES DENTS.—Tous les animaux de cette espèce naissent avec leurs dents incisives; ces dents sont nommées dents de lait; elles tombent et se renouvellent aux divers âges indiqués ci-après.

Tous les veaux dépourvus de dents en naissant sont nés avant terme.

Les animaux de l'espèce bovine ont trente-deux dents, dont vingt-quatre grosses nommées *molaires* ou *machelières* et huit autres nommées *incisives*.

Les vingt-quatre dents dites *molaires* servent à la trituration et à la rumination; elles sont distribuées régulièrement en quatre groupes formés chacun de six dents solidement cramponnées.

Deux de ces groupes sont distribués de chaque côté, dans le haut du fond de la bouche et forment toute la mâchoire supérieure, qui ne porte pas de dents devant; cette partie se compose seulement d'un cartilage élastique dont l'aspect est celui d'un fort bourrelet. Les deux autres groupes sont situés dans le bas, de chaque côté du fond de la bouche, et sont séparés par un espace d'environ $4\frac{1}{2}$ lignes des dents incisives du devant.

Les dents incisives sont au nombre de huit; elles sont placées à la mâchoire inférieure sur le devant de la bouche et font le complément du ratelier de l'animal. L'ensemble de ces dernières décrit un demi-cercle; les dents de devant au centre sont plus élevées que ne le sont celles des extrémités. On nomme *pelles* ou *pinces* les deux incisives du centre, puis *mitoyennes premières* les deux incisives qui viennent immédiatement après, *mitoyennes secondes* les deux suivantes et *coins* ou *ratilles* les deux dernières.

Ces dents sont en général assez mobiles dans leur alvéole; elles vacillent sous le doigt et ne portent que sur un seul pivot.

A partir de l'âge de deux ans à deux ans et demi, les pinces de lait, c'est-à-dire les dents du centre tombent et sont remplacées par les dents adultes; de deux ans et demi à trois ans, les mitoyennes premières tombent et font place à d'autres; six mois plus tard, vers trois ans ou trois ans et demi vient le tour des mitoyennes secondes; puis ensuite vers quatre ans, les deux dernières, dites coins ou ratilles tombent à leur tour pour être remplacées par les adultes.

Lorsque le renouvellement se trouve ainsi opéré, l'ani-

mal prend cinq ans. Les dents des deux machelières subissent leur changement à peu près à la même époque ; elles tombent par quatre à la fois, dont une chaque côté tant en haut qu'en bas.

Pendant ce travail de la seconde dentition, et surtout lorsqu'il s'agit des dents machelières, la dent adulte poussant celle de lait, l'animal souffre et ne peut manger ; souvent on ne sait à quoi attribuer cela ; il serait bon alors qu'un praticien facilitât la chute de ces dents, afin de parer à la maigreur qui pourra résulter de la privation de nourriture.

À cinq ans, la dentition est ordinairement régulière ; les incisives forment alors un demi cercle très-cuort, qui se termine en s'amincissant dans les coins, de sorte que les arrières-dents sont plus courtes que celles du milieu. Le dessus de la dent forme un biseau extérieur dont le rebord est tranchant.

À partir de sept à huit ans, cette harmonie s'altère et les dents du centre, qui formaient à leur naissance un demi-cercle se liment, se raccourcissent et atteignent le niveau des plus courtes ; comme alors elles sont à peu près toutes de la même longueur, on dit vulgairement que la bête a rasé ses dents.

À partir de neuf ans, cette saillie des coins étant rasée, déjà le demi-cercle des incisives a perdu quelque chose de ses proportions, le biseau a disparu, les dents continuent à s'user sur leurs angles, et présentent des formes arrondies.

De dix à douze ans, les dents se clairsèment entre elles.

De quatorze à dix-sept ans, elles s'usent jusqu'aux pivots et forment des interstices qui les séparent et qui s'élargissent au fur et à mesure que les dents diminuent ; alors les alvéoles se rétrécissent et les dents se déchaussent.

Cette échelle de succession devient plus ou moins rapide, selon que les animaux vivent dans l'étable ou dans les champs.

Dans les terrains de bruyère ou sablonneux, la dentition s'use beaucoup plus vite ; les bestiaux élevés dans ces sortes de pacages ne sont pas encore vieux, qu'ils ont déjà les dents courtes.

Dans les pâturages abondants, les dents se conservent mieux, mais la sécheresse et le dépérissement de leur ivoire ont toujours lieu vers les âges désignés plus haut.

A propos de beaux cochons.

Le Pionnier dit : On a écrit à l'*Union* d'Arthabaskaville, en date du 16 courant ;

“ Je lisais la semaine dernière sur votre excellent journal, qu'un cultivateur de la Rivière-du-Loup avait tué 2 jeunes porcs de huit mois : l'un pesait 240 lbs. et l'autre 228 lbs. et vous trouviez cela beau ; c'est vrai, c'est beau, mais j'ai vu mieux. Un M. Ferdinand Boissonnault, d'ici, a tué, il y a quelques jours, un porc de sept mois et six jours, pesant trois cent huit livres et demie. Qu'on batte cela maintenant.”

Eh ! bien, ce correspondant est battu ! Que notre confrère veuille bien publier ce que nous disions, le 13 courant, au sujet des cochons de M. Alvin Farwell, dont l'un âgé de sept mois, a pesé *trois cent quatre-vingt-sept* livres !—*Union des Cantons de l'Est*.

A NOS CORRESPONDANTS.

Mr. le Dr. Crevier nous transmet ce qui suit :

P. S. Monsieur le Gérant voudra bien faire mettre dans le *Naturaliste Canadien*, un errata, afin de corriger les fautes typographiques, qui se trouvent dans ma réponse à la 1ère critique de *Mr. l'abbé Provancher*.

ERRATA.—A la pag. 123, 6e ligne, au lieu de, eu raison inverse, lisez, en raison inverse : A la même page : 20e ligne, au lieu de syzygées, lisez, syzygies. A la page 126, 18e ligne, au lieu de, cinq petites planètes, lisez, cent petites planètes. A la page 128, 27e ligne, au lieu de, 74,000 ans lisez, 14,000 ans.

Vu l'abondance de matières que contenait le NATURALISTE CANADIEN du mois de Mars, le présent numéro ne contient que 16 pages.

Le correspondant qui nous a adressé un article sur la *Tourbe* voudra bien nous permettre de conserver cet article pour le prochain numéro.

MÉTÉOROLOGIE AGRICOLE DU MOIS DE MARS 1871.

TABLEAU DE LA TEMPÉRATURE.

Jours.	Lune.	Toronto.		S. Césaire.		S. John N.B.		Wolfville		Québec.		3 Rivières		Rimouski	
		Lat. 43° 39'	Lon. 79° 23'	L. 45° 15' 7"	L. 73° 04' 28"	Lat. 45° 16'	Lon. 66° 06'	Lat. 45° 31'	Lat. 48° 25'	environ.	Max	Min.	Max	Min.	Max
1		38.8	30.0	42.5	27.5	35.0	28.0	37.0	27.2	36.6	10.4	37.0	12.0		
2		38.8	26.8	45.0	25.2	37.0	31.0	37.9	34.2	29.8	14.0	28.0	10.0		
3		39.4	27.6	45.5	32.5	42.0	34.0	59.0	39.3	32.6	20.0	34.0	11.0		
4		34.5	19.7	39.3	22.3	36.0	27.0	33.0	27.4	41.5	13.6	33.0	10.0		
5		40.6	28.0	35.2	24.5	29.0	21.0	25.8	17.9	36.4	13.0	34.0	13.0		
6	○	40.8	32.4	43.5	34.0	35.0	20.0	40.0	20.9	42.0	13.0	39.0	25.0		
7		38.8	23.3	44.2	19.2	34.0	24.0	31.9	22.7	38.6	9.0	29.0	8.0		
8		47.4	32.4	52.5	28.0	29.0	17.0	32.8	23.7	40.4	19.4	37.0	18.0		
9		58.5	39.0	66.5	42.5	34.0	31.0	43.6	34.0	53.0	30.0	45.0	30.0		
10		51.0	36.4	49.5	40.0	42.0	35.0	48.6	41.9	39.4	32.2	39.0	32.0		
11		45.0	33.0	60.2	42.5	41.0	33.0	45.9	39.0	52.0	31.4	49.0	28.0		
12		41.2	33.4	60.0	38.0	46.0	41.0	62.9	46.4	39.5	38.0	46.0	38.0		
13	☾	40.0	26.8	48.2	32.0	45.0	38.0	48.7	42.6	49.5	32.5	41.0	28.0		
14		38.0	24.4	41.5	30.2	38.0	33.0	33.4	31.9	42.6	20.0	35.0	22.0		
15		34.4	30.4	33.2	24.5	31.0	25.0	30.8	25.4	43.4	16.0	34.0	14.0		
16		44.8	31.6	41.0	26.5	35.0	20.0	32.1	23.6	33.0	11.0	30.0	17.0		
17		43.0	36.8	50.2	38.5	33.0	29.0	31.4	26.3	37.0	23.0	36.0	24.0		
18		44.0	30.6	46.3	32.2	48.0	34.0	48.0	40.0	44.0	27.0	37.0	25.0		
19		35.5	26.6	45.2	33.5	40.0	26.0	48.4	27.4	44.5	30.0	40.0	26.0		
20	☉	48.4	28.2	54.2	23.5	34.0	20.0	32.4	26.4	32.0	14.5	31.0	14.0		
21		38.0	34.6	47.5	35.3	37.0	29.0	45.5	32.0	34.0	17.0	38.0	20.0		
22		35.0	28.4	36.5	30.2	38.0	33.0	43.3	33.4	39.5	26.0	33.0	26.0		
23		29.8	23.8	40.5	25.5	37.0	27.0	37.0	31.3	36.5	20.5	32.0	18.0		
24		38.5	17.0	30.2	19.0	30.0	22.0	32.0	24.0	30.5	18.5	27.0	10.0		
25		42.0	25.4	38.0	20.5	31.0	20.0	20.2	26.7	37.6	15.0	34.0	14.0		
26		37.2	26.0	53.2	25.2	40.0	29.0	37.7	31.7	43.5	22.0	39.0	16.0		
27		39.2	30.6	37.5	30.2	34.0	23.0	36.4	25.2	29.0	22.0	30.0	22.0		
28		40.5	27.4	38.0	19.5	29.0	20.0	27.2	24.2	49.0	22.6	36.0	18.0		
29	☽	42.2	22.5	45.0	15.0	35.0	19.0	32.5	25.0	45.0	11.4	36.0	10.0		
30		49.4	32.0	52.0	33.2	40.0	26.0	41.1	30.0	52.6	16.5	41.0	24.0		
31		40.0	30.4	40.2	27.0	43.0	27.0	42.9	32.0	45.0	21.4	35.0	20.0		
Moy.		34.7		30.2		27.1		27.2		29.8		36.19			
EX-TRÊME.		Max. 58.5		66.5		46.1		62.9		52.6		49.0			
		Min. 17.0		15.0		17.8		17.9		9.0		8.0			

Nos lieux d'observations, d'après les températures maxima, minima et moyenne, se rangent, pour le mois de Mars, dans l'ordre suivant :

Maxima.		Minima.		Moyenne.	
St. Césaire	66.5	Trois-Rivières	8.0	Trois-Rivières	36.2
Wolfville	62.9	Québec	9.0	Toronto	34.7
Toronto	58.5	St. Césaire	15.0	St. Césaire	30.2
Québec	52.6	Wolfville	17.9	Québec	29.8
Trois-Rivières	49.0	St. Jean N.-B.	17.8	Wolfville	27.2
St. Jean N.-B.	46.1	Toronto	17.0	St. Jean N.-B.	27.1

MÉTÉOROLOGIE AGRICOLE DU MOIS DE MARS 1871.

TABLEAU DE L'ÉTAT DU CIEL.

Le signe ○ signifie beau temps; ⊙ variable ou demi-couvert; ● couvert; ⊕ orage avec tonnerre; P pluie et n. neige.

Jours.	Toronto.			St. Césaire.			St. Jean N.B			Wolfville.			Québec.			Rivières.			Rimouski.					
	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.	Nuages.	Pluie ou Neige.	Vent.			
1	●		o.	●		s. o.	●		s. o.	●		○		s. o.	●		s. o.	●		s. o.	●		s. o.	
2	●	0.600	n. e.	●	n. 4.0	n.	●	n. 1.0	n. o.	●	p .12	s. o.	○		s. o.	●		s. o.	●		s. o.	●		s. o.
3	●	.150	n. o.	●	n. 1.6	s. o.	●	n. .20	s. o.	●	p .26	n. o.	○		s. o.	●		s. o.	●		s. o.	●		s. o.
4	●	0.2	s. o.	○		n.	●	p 0.60	n. e.	●	n 1.25	n. e.	○	pl.	s. o.	●		s. o.	●		s. o.	●		s. o.
5	●		n. e.	●		n. e.	●	n. 1.0	n. e.	●		s. o.	○		s. o.	●		s. o.	●		s. o.	●		s. o.
6	●		n. e.	●	n. 2.1	s.	●	n 0.20	s. o.	●		s. o.	○		s. o.	●		s. o.	●		s. o.	●		s. o.
7	●		e.	○		n. o.	●		n. e.	●		n. e.	○		n.	●		s. o.	●		n.	●		s. o.
8	●		n. e.	●		n. o.	●		s. o.	●		s. o.	○		n.	●		s. o.	●		n.	●		s. o.
9	●	.060	s. e.	●		s.	●		s. o.	●		s. o.	○		n.	●		s. o.	●		n.	●		s. o.
10	●	.810	s. o.	○	p 1.50	s. o.	●		s.	●		s. o.	○		n.	●		s. o.	●		n.	●		s. o.
11	●		n.	○		s. o.	●	p .180	s. o.	●	p .32	s. o.	○	pl.	n. e.	●		s. o.	●		pl.	s.		s. o.
12	●	1.0	n. o.	●	p 2.50	s. o.	●	pl.	s. o.	●	p .18	s. o.	○		s. o.	●		s. o.	●		pl.	s.		s. o.
13	●	0.6	s. o.	●		o.	●		n.	●	p 2.50	s. o.	○		s. o.	●		s. o.	●		pl.	s.		s. o.
14	●	0.2	e.	●		o.	●	p .370	n.	●		n. o.	○		s. o.	●		s. o.	●		pl.	s.		s. o.
15	●	1.5	e.	●		o.	●		n.	●		n. o.	○		s. o.	●		s. o.	●		pl.	s.		s. o.
16	●		n. e.	●	p .60	n.	○		n. e.	●	n.	o.	○		s. o.	●		s. o.	●		pl.	n. e.		s. o.
17	●		o.	○	p .69	s. o.	●	p .13	s.	○		n. o.	○	pl.	n. e.	●		s. o.	●		pl.	n. e.		s. o.
18	●		n. o.	○		o.	●	pl .14	s. o.	○		s. e.	○		n. e.	●		s. o.	●		pl.	n. e.		s. o.
19	●	.050	n. e.	○		s. o.	○		s. o.	○		s. o.	○		n. e.	●		s. o.	●		pl.	n. e.		s. o.
20	●		e.	○		n. e.	○		s.	○	p .60	o.	○		n. o.	●		s. o.	●		pl.	n. e.		s. o.
21	●		o.	○		o.	○		s. e.	○	n.	s. e.	○	n.	n. e.	●		s. o.	●		pl.	n. e.		s. o.
22	●	n.	o.	○	n. 0.5	o.	●		o.	○	n.	s. e.	○	n.	n. e.	●		s. o.	●		pl.	n. e.		s. o.
23	●	2.0	n. o.	●	n. 0.5	s. o.	●	n .10	o.	●	n. .35	o.	○	n.	s. o.	●		s. o.	●		pl.	n. e.		s. o.
24	●	0.3	n. o.	○	n. 0.6	n. o.	●	n.	n. o.	○	n.	n. o.	○		s. o.	●		s. o.	●		pl.	n. e.		s. o.
25	○		n. o.	○		n. o.	○	n. 30	n. o.	○		o.	○		s. o.	●		s. o.	●		pl.	n. e.		s. o.
26	○		e.	○		o.	○	n.	n. o.	○		o.	○		s. o.	●		s. o.	●		pl.	n. e.		s. o.
27	●	5.0	n. o.	○	n. 0.5	e.	○		e.	○	n 7.00	n. e.	○		n. e.	●		s. o.	●		pl.	n. e.		s. o.
28	●	0.8	n. o.	○		n.	○	n 10.4	n.	○		n. o.	○		n. e.	●		s. o.	●		pl.	n. e.		s. o.
29	●		n. o.	○		n. e.	○	n	n.	○		o.	○		n. e.	●		s. o.	●		pl.	n. e.		s. o.
30	●		s. e.	○		n. e.	○		n.	○		o.	○		n. e.	●		s. o.	●		pl.	n. e.		s. o.
31	●		n. e.	○		n. o.	○		n.	○		o.	○		n. e.	●		s. o.	●		pl.	n. e.		s. o.

pl. 2.54 n. 13.0 | p. 4jrs.n.7jrs. | p.4.61n.13.2 | p.1.48 n.7jrs. | pl.4jrs.n.4jrs.|pl. 7jrs.n.6jrs. |

Rimouski ne nous a pas envoyé ses observations météorologiques.